

FloriLettres

Revue littéraire de la Fondation La Poste

MAURICE RAVEL L'intégrale

Correspondance (1895-1937),
écrits et entretiens



Sommaire

Dossier :

Maurice Ravel
L'intégrale

Correspondances, écrits et entretiens

- 02. Édito
- 03. Entretien avec Manuel Cornejo
- 09. Lettres choisies - Maurice Ravel
- 10. Maurice Ravel : Portrait

- 12. Adorno-Kracauer. Correspondance
- 14. Dernières parutions
- 16. Agenda



Édito

Maurice Ravel - L'intégrale

Nathalie Jungerman

« *Maurice Ravel. L'intégrale – Correspondance (1895-1937) écrits et entretiens* » est un ouvrage exceptionnel tant par la quantité des documents réunis que par la qualité de son édition scientifique réalisée par Manuel Cornejo. Pendant plus de vingt ans, ce professeur agrégé de l'Université, docteur en littérature espagnole, président-fondateur de l'association des Amis de Maurice Ravel et chercheur indépendant spécialiste du compositeur français (Ciboure 1875 – Paris 1937), a fourni un travail acharné, colossal, d'une extrême rigueur pour rassembler tous les écrits publics et privés de Maurice Ravel. Le volume comprend 2539 lettres dont la plus grande partie est inédite et 148 documents parmi lesquels des droits de réponse, des articles, des lettres ouvertes, des pétitions, des réponses à des enquêtes et des interviews, des hommages ainsi qu'un dictionnaire musical humoristique. Le livre, paru à l'automne 2018, est publié avec le soutien de la Fondation La Poste au Passeur éditeur, une jeune maison d'édition fondée en 2012 par Christophe Rémond et Jean-Yves Clément qui se sont immédiatement enthousiasmés pour cet ensemble de documents le plus complet possible. Une lettre du 19 mars 1937 adressée à Léon Blum a même été rajoutée in extremis. Manuel Cornejo l'a retrouvée à la Fondation nationale des sciences politiques dans un fonds Léon Blum détenu pendant des décennies à Moscou et restitué à la France récemment. Des annexes, une chronologie détaillée et une vingtaine de fac-similés enrichissent l'ouvrage dont l'annotation est aussi intéressante pour les musiciens et les mélomanes que pour le grand public. Cette édition permettra, cela va sans dire, la rédaction de nouvelles biographies.

Rencontre avec Manuel Cornejo le temps d'un entretien approfondi qui souligne les qualités humaines de Ravel, son sens de l'humour et son dévouement total à la musique.

Entretien avec Manuel Cornejo

Propos recueillis par Nathalie Jungerman

Vous avez réuni l'intégralité de la correspondance et des écrits (1895-1937) de Maurice Ravel en un épais volume paru cet automne aux éditions Le Passeur. Comment s'est engagé ce travail éditorial ?

Manuel Cornejo « *L'intégrale* », titre retenu par l'éditeur pour ce volume de 1770 pages, signifie tout ce qu'il était possible de réunir humainement parlant, tout ce qui a pu être retrouvé en puisant dans les archives publiques, les collections privées, les catalogues de vente... L'idée était de ne rien laisser de côté, pas même un télégramme. Une sélection des lettres et cartes reçues par Maurice Ravel ainsi que des extraits de lettres entre tiers le concernant figurent également dans cette édition qui est donc la plus complète possible. C'est une lettre inédite du musicien qui a déclenché ce travail éditorial. Il y a plus de vingt ans, en 1994, mon épouse et moi-même travaillions à notre doctorat respectif. Mon épouse est musicologue et ses recherches portaient sur un compositeur grec ayant connu Maurice Ravel avant la Première Guerre mondiale, Émile Riadis. Nous nous aidions dans nos travaux. Je suis chercheur sur le théâtre du XVIIe siècle, spécialisé pour trouver des documents inédits. Et j'ai découvert, au département des Arts et Spectacles de la Bibliothèque nationale, une première lettre inédite de Maurice Ravel à René Lenormand, un compositeur et ami de Gabriel Fauré aujourd'hui complètement oublié. Son fils était dramaturge, c'est pourquoi cette lettre se trouvait dans le département des Arts et Spectacles qui, soit dit en passant, est sous-exploité par les musicologues. J'ai trouvé dans le même fonds une lettre de Debussy que j'ai publiée aux *Cahiers Debussy*. Puis, je me suis aperçu, non sans stupéfaction, qu'il y avait à la seule

Bibliothèque nationale des centaines de lettres de Maurice Ravel restées inédites depuis cinquante ans ou plus... Il m'a semblé qu'il s'agissait d'une vraie lacune scientifique et artistique et j'ai commencé à réunir le maximum de documents, à prendre contact avec des descendants, à voir les originaux et à les transcrire...

Que disait cette lettre à René Lenormand ?

M.C. Cette première lettre trouvée est écrite en 1912 de Saint-Jean-de-Luz (dans *L'intégrale*, elle figure sous le numéro 479 page 303). À cette époque, René Lenormand faisait une étude sur l'harmonie moderne, d'abord parue dans la revue *Le Monde musical* sous forme de feuillets avant de faire l'objet d'un livre passionnant publié aux éditions Eschig. Il a écrit aux compositeurs pour leur demander ce qu'ils pensaient de leurs œuvres. Nombreux sont ceux qui ont répondu. Dans sa lettre à René Lenormand, Ravel écrit qu'il n'y a rien à dire sur l'analyse de sa propre œuvre mais qu'il y a dans les épreuves de ce livre une lacune très importante : Erik Satie. « Vous avez omis de citer l'auteur qui dans cette évolution tient peut-être la plus grande place, Erik Satie. Presque tous les compositeurs que vous citez, y compris votre serviteur, connaissaient de longue date ce précurseur génial et incompris », écrit-il. Et il cite des exemples « singulièrement intéressants » que Lenormand reprendra très exactement dans son édition.

Vous évoquez dans l'avant-propos les différentes anthologies de lettres de Ravel qui ont vu le jour avant ce présent volume ou encore des parutions éparées...

M.C. Au-delà des lettres éditées dans des revues ou des biographies, il faut attendre 1956 pour que paraisse la première anthologie de cor-



Manuel Cornejo devant la porte du jardin de la maison de Maurice Ravel à Montfort-l'Amaury, Le Belvédère © DR

Manuel Cornejo est docteur en littérature espagnole, ancien membre de la Casa Velasquez et chercheur spécialiste du compositeur français Maurice Ravel. Depuis 2012, il est le fondateur-président des Amis de Maurice Ravel.



Maurice Ravel
L'intégrale
Correspondance (1895-1937)
écrits et entretiens
Édition établie présentée et annotée par Manuel Cornejo
Éditions Le Passeur, 2018. 1770 pages

Ouvrage publiée avec le soutien de la
Fondation La Poste



respondances de Maurice Ravel qui rassemble 186 lettres. Cette anthologie est réalisée par des amis du compositeur, le critique musical et poète René Chalupt et la cantatrice Marcelle Gerar. Elle est publiée chez Robert Laffont sous le titre *Ravel au miroir de ses lettres*. L'annotation est intéressante mais l'édition scientifique est mauvaise du fait des nombreuses coupes ou même de la réécriture des lettres. Et beaucoup de noms sont rendus anonymes. C'est une édition pionnière et pour l'époque, c'est très bien mais on ne peut pas s'appuyer à 100 % sur le texte. En 1986, Jean Roy a publié aux (défuntes) éditions Calligrammes un important volume des correspondances de Ravel à Roland-Manuel qui était son élève, ami et compositeur, biographe et même photographe, rencontré en 1911 par le biais d'Erik Satie. Ravel écrit à Roland-Manuel et à la mère de ce dernier, Mme Fernand Dreyfus, sa marraine de guerre de mars 1916 à juin 1917. Cette publication est méritoire mais comporte beaucoup trop d'erreurs de transcription.

La conviction d'aller à la source de tous les documents était donc acquise dès le départ.

Trente-trois ans après l'anthologie des éditions Robert Laffont, en 1989, une nouvelle édition de correspondances de Maurice Ravel par Arbie Orenstein est publiée chez Flammarion. Elle se caractérise par un souci éditorial et une rigueur dans l'annotation mais elle ne regroupe que 347 documents... Il est évident qu'il y a un décalage entre la notoriété du compositeur et la méconnaissance de ses textes et documents. Les écrits de Ravel publiés de son vivant, par voie de presse, entretiens, lettres ouvertes, réponses à des enquêtes, sont aussi réunis dans *L'intégrale*.

Vous travaillez donc à cette édition de correspondances depuis plus de vingt ans... Comment avez-vous procédé pour réunir autant de documents ?

M.C. En effet, près de vingt-quatre ans de travail. J'ai voyagé un peu partout pour dénicher les documents. Il s'agit d'un véritable travail d'enquête. Il a fallu dépouiller les différents fonds des bibliothèques publiques et privées, en Europe, aux États-Unis, au Canada... Par exemple, en Amérique latine, au Brésil, se trouve dans un musée une lettre de Ravel. À Cuba, j'ai su qu'il y avait certainement des documents car le fameux pianiste et compositeur, Joaquín Nin (de nationalité espagnole, né et mort à Cuba où il est retourné finir sa vie) explique à Ravel fin juin 1928 qu'il ne peut orchestrer *Iberia* d'Albeniz puisqu'il y a un autre musicien qui en a l'exclusivité. J'ai enquêté là-bas, obtenu des témoignages mais je n'ai pas réussi à retrouver la trace des documents.

Ensuite, il y a un travail beaucoup plus difficile qui est d'identifier un par un les descendants des correspondants de Ravel... Certains sont connus, mais la plupart ne le sont pas, et il faut faire de la généalogie, trouver les actes d'états civils des musiciens contemporains de Maurice Ravel pour pouvoir refaire toute la descendance... C'est une méthode extrêmement rigoureuse. J'ai des dizaines de milliers de fichiers informatiques et de clichés aussi. Par chance, venant de la demeure du compositeur (le Belvédère de Montfort-l'Amaury), deux carnets d'adresses de Maurice Ravel sont conservés à la bibliothèque nationale (BnF) : ils donnent une liste très impressionnante de noms (ils figurent tous dans les annexes de notre édition) laquelle permet de montrer qu'il avait un cercle beaucoup plus large que ce qui apparaît dans le livre.

Et pour l'enquête, l'épluchage des catalogues de vente aux enchères est un autre travail, énorme, complexe et fastidieux. J'ai décortiqué des collections entières de catalogues depuis les années 1950 jusqu'à aujourd'hui. Il y a aussi les catalogues de marchands d'autographes ou de librairies spécialisées, plus confidentiels car destinés aux collectionneurs. Il faut donc se déplacer. J'ai rencontré l'un des plus grands collectionneurs privés au monde qui est à Paris, membre de notre association depuis 2012. Un homme extraordinaire, passionné par les autographes musicaux et les photographies de compositeurs dont la collection, vertigineuse, va de Mozart à Henri Dutilleux. C'est un collectionneur qui partage, grâce à qui j'ai pu entrer en contact avec d'autres collectionneurs. Les dernières années de travail pour la réalisation du livre, je ne passais pas une semaine sans obtenir deux ou trois inédits de Ravel. J'ai fait aussi un appel à contribution en ligne mais ça n'a pas donné grand-chose.

En parallèle, et c'est encore plus vertigineux, j'ai des fichiers avec toute la carrière de Ravel, jour par jour, de son vivant. Tous les programmes, toutes les critiques de presse sur tel concert, les lettres qui parlent dudit concert... Une infime partie de ces éléments est dans le livre : dans la chronologie et dans les notes. J'ai voulu expliciter tout ce qui était possible d'expliquer. J'ai écrit un court épilogue dans lequel j'invite le lecteur à prolonger le livre. S'il décele des erreurs, s'il a connaissance d'autres documents, je l'incite à les communiquer pour enrichir l'édition ultérieurement.

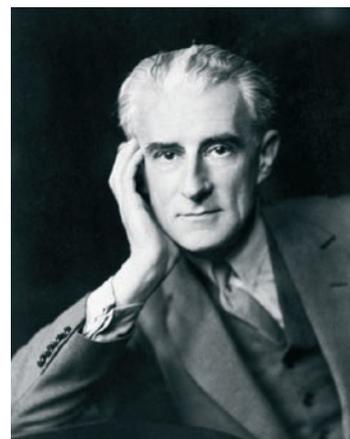
À la lecture des lettres, se dessine le portrait du compositeur ; les traits de sa personnalité se confirment et notamment son sens de l'humour...

M.C. Oui, en effet. La correspondance confirme

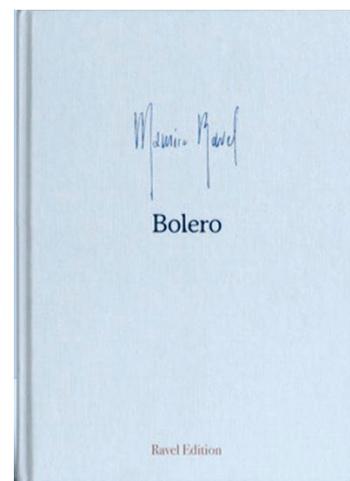
un certain nombre de traits de caractère qu'on pouvait déjà observer dans les documents connus. Ravel a un sens de l'humour constant, autant dans ses écrits privés que publics. Il avait même commencé, avant la Première Guerre mondiale, un dictionnaire musical humoristique qu'il a envoyé à deux critiques musicaux mais il n'a pas été publié. Son humour pince-sans-rire apparaît aussi dans des lettres dominées par une certaine gravité. Je pense à la lettre du 25 décembre 1919 où il est en Ardèche, hébergé par un ami critique dramatique au Mercure de France, André-Ferdinand Herold. Il s'apprête à composer *La Valse* dans un isolement total. Ce jour de Noël, il écrit à Pierre Haour, l'un de ses plus proches amis âgé de 39 ans à l'époque (il mourra l'année d'après, à l'automne 1920). Pierre Haour était un mécène du poète Léon-Paul Fargue. À sa mort, Maurice Ravel trouvera du travail à son épouse en Belgique et la conseillera pour l'éducation de son fils. Dans cette lettre du 25 décembre 1919, Ravel écrit qu'il ne se rendait pas compte que c'était le jour de Noël et lui revient en mémoire le souvenir de sa mère dont l'absence lui manque terriblement. Il dit que c'est encore pire qu'avant la douleur de cette perte : « mon désespoir s'augmente de jour en jour, à ne pas savoir comment ça finira, ou plutôt, à m'en douter » (dans une autre lettre du 6 avril 1920, il évoque même le suicide : « envie de me zigouiller », *L'intégrale*, n°1194 page 689). Il a déjà perdu son père en 1908. Il évoque les joyeux Noël d'avant 14, en famille et avec tous les amis, musiciens ou autres, avenue Carnot à Paris. Il a donc ces idées noires mais avec une pointe d'humour et une grande sensibilité exprimée pudiquement, il écrit : « je me mets en frais de gaité pour vous souhaiter la bonne année, je vous la souhaite bien bonne » et il ajoute : « aimez-vous bien parce qu'il n'y a que cela qui compte. » Quand certains critiques ou biographes mentionnent l'insensibilité ou la froideur de Ravel, ça me fait toujours bondir. Dans d'autres lettres, il évoque des choses horribles de la Première Guerre

mondiale avec cet humour qui permet une distance. Aussi, il a le souci de clairement mentir à sa mère. Il lui dit qu'il ne court aucun risque mais au même moment il écrit aux amis qu'il se trouve à l'endroit où la veille un obus a creusé un immense trou. Il faut noter également sa grande élégance de plume et certains passages peuvent être merveilleusement poétiques. En 1905, il fait une croisière sur le yacht *Aimée* de Misia, il est en Allemagne, sur le Rhin, il écrit à Maurice Delage (compositeur, 1879-1961) : « Ce que j'ai vu hier sera tracé au coin de l'œil, en compagnie du port d'Anvers. Après une journée vaseuse, sur un fleuve très large, entre des rives désespérément plates, sans caractère, on découvre une ville de cheminées, de dômes crachant des flammes et des fumées rousses ou bleues. C'est Ahaus, une fonderie gigantesque, dans laquelle travaillent nuit et jour 24 000 ouvriers. Ruhort étant trop loin, nous faisons escale ici. Tant mieux car on n'aurait pas vu ce spectacle prodigieux. On est descendu jusqu'aux usines, à la nuit tombante. Comment vous dire l'impression de ces châteaux de fonte, de ces cathédrales incandescentes, de la merveilleuse symphonie des courroies, des sifflets, des formidables coups de marteau qui vous enveloppe. Partout un ciel rouge, sombre et ardent. Là-dessus, un orage a éclaté. » (n°90 page 108)

Chez Ravel, il y a aussi l'amour de la nature et des animaux. Il a besoin de faire une marche quotidienne d'une dizaine de kilomètres. Il va aller à Lyons-La-Forêt pour achever le *Tombeau de Couperin* qui est écrit aux trois quarts en 1914 à Saint-Jean-de-Luz. Il éprouve la nécessité de marcher dans la campagne pour composer, à Fontainebleau, en Ardèche, en Normandie... Dans sa promenade solitaire, il est totalement absorbé par son imaginaire, ses projets en cours, et on sait qu'il était très attentif aux chants des oiseaux. Pendant la Première Guerre mondiale, il note des chants d'oiseaux, et ça c'est très drôle ; il y en a un qui est un planqué, qui ne veut pas aller à la guerre et l'autre, au contraire, qui est très joyeux : *La fauvette indifférente*, ti-



Maurice Ravel en 1915
Photo Bettmann Archive



Maurice Ravel
Bolero
Ravel éditions, 2018
Texte d'introduction générale de 25 pages sur l'histoire de l'œuvre et sa réception par Manuel Cornejo.

Première édition monumentale française réalisée par une équipe de musicologues et chefs d'orchestre. Cette édition scientifique introduit un travail inédit d'après le manuscrit orchestral complet de 1928 conservé à la Morgan Library (New York), les manuscrits préparatoires (Bibliothèque nationale de France, British Library et Archives du Palais de Monaco) et de nombreuses sources présentées pour la première fois en ce volume de collection (partitions « historiques » de Maurice Ravel, Piero Coppola, Arturo Toscanini, correspondances, etc.).

<https://www.raveledition.com/about>

tre d'un morceau qui resta à l'état de projet.

C'est étrange et drôle à la fois car Ravel veut absolument s'engager mais on le refuse une première fois parce qu'il est trop léger alors qu'il demande l'aviation. Il insiste et finalement les autorités militaires acceptent sa candidature pour conduire un poids lourd !

M.C. Oui c'est extraordinaire ! Ravel pesait 48 kg et mesurait 1,61 m. Poids ultra léger, on le charge de conduire un poids lourd, c'est vrai que c'est assez ironique !

L'aviation, l'automobile, les camions sont vraiment liés à son intérêt pour la mécanique, intérêt que lui a légué son père. Le père et le frère sont ingénieurs automobiles. En 1904, ils inventent le « tourbillon de la mort » : une voiture fait un looping et retombe sur la même plate-forme. C'est au Casino de Paris qui n'est pas très loin du secteur où ils habitaient qu'ils montrent en 1905 leur invention en présence du Prince de Galles qui s'est déplacé expressément pour la voir. On sait que Maurice Ravel allait au Salon de l'automobile au Grand Palais. Depuis l'enfance, il se rendait aussi au Musée des Arts et Métiers pour voir les automates musicaux. Tout ce qui était mécanique le fascinait. Dans certaines lettres, il dit qu'il va visiter telle ou telle usine, en Allemagne, aux Pays-Bas...

La Passion de l'aviation doit venir du père inventeur mais aussi d'un proche ami qui était dans le groupe des Apaches, Maurice Tabuteau, grand mélomane. C'était un as de l'aviation et un pilote de course automobile. Malheureusement, on n'a pas d'échanges épistolaires. Je suis en contact avec les descendants. J'ai retrouvé une photo inédite de Ravel, avant 1914, il porte un canotier, fume une cigarette et se trouve sur un champ d'aviation à Samoï-sur-Seine où l'ami en question atterrit ou, peut-être décolle.

À propos de la guerre, Ravel dit : « Je n'ai jamais imaginé pouvoir ramener ce chaos à la portée musicale, avec son bruit et son ballet de sorcières... » Contrairement aux peintres et poètes qui ont écrit ou dessiné sur le vif, pendant la guerre ou même après, Ravel n'a pas composé d'œuvres se rapportant directement à la guerre...

M.C. Non effectivement, il avait le projet d'écrire une petite pièce intitulée *La Fauvette indifférente* mais cela ne s'est pas fait et il dira : « Voici la seule inspiration musicale de la guerre sur moi... ». Le contraste entre l'horreur terrestre et le chant céleste l'avait saisi. Le monde sonore de la nature le fascinait mais aussi les bruits humains, tout

ce qui était relatif aux usines et il allait spécialement voir le forgeron qui travaillait la métallurgie pour le son qu'il faisait. Il était impressionné également par le Grand Canyon aux États-Unis, il pensait aux dinosaures qui ont marché là et laissé leurs empreintes ! Son émerveillement quant à l'épisode américain laisse penser que ses impressions se retrouvent peut-être dans sa musique, dans les deux Concertos, sans parler du jazz bien sûr dont il s'inspire. Pendant sa tournée on lui propose d'aller à des concerts « sérieux » mais lui, il veut écouter les musiciens qui se produisent dans les boîtes de jazz.

Je ne comprenais pas du tout pourquoi Maurice Ravel refusait de conduire alors qu'il conduisait très bien et qu'il a été au volant d'un camion de 1915 à 1917... Dans un entretien, il déclare qu'il a vu tellement d'horreurs pendant la Première Guerre mondiale qu'il ne se sentait plus capable de conduire parce que le spectacle de l'horreur lui serait revenu en mémoire. La guerre a dû continuer de le hanter toute sa vie. En 1924, quand il fait son premier voyage en Espagne à Madrid, là où ses parents se sont connus, il dédicace à Manuel de Falla et à d'autres musiciens des photos de lui en soldat. Des photos qui datent de dix ans auparavant, en soldat. Et à la presse madrilène, il parle de la *Fauvette indifférente*.

Dans la correspondance, il y a un aveu du bout des lèvres. Il voit cinq corps de Marocains sur des brancards dont un corps avec la tête coupée. Sur le moment il ne le dit pas, c'est seulement deux ou trois semaines après qu'il en parle, et encore, c'est juste une parenthèse. Il passe tout de suite à autre chose.

Il était très impliqué dans la vie sociale de son temps, et notamment dreyfusard...

M.C. Oui. Des témoignages extérieurs affirment qu'il était dreyfusard mais on n'a rien de sa main. Plus que dans les lettres, c'est surtout dans les écrits (à la fin du livre) que son militantisme apparaît, dans des documents qui n'étaient pas du tout connus. Il y a quelques pétitions à caractère politique, plutôt signées par les Anarchistes de l'époque ou des personnes très engagées à gauche, sur le service militaire à trois ans. Ravel fait partie des signataires d'une pétition en une de *L'Humanité* qui date de 1919 (pendant quelques mois, il y a eu un blocus contre la Russie Soviétique).

Ravel n'hésite pas à défendre la musique des jeunes compositeurs...

M.C. L'altruisme est aussi un des traits importants de sa personnalité. Il défend en effet la musique

des jeunes compositeurs et il va même organiser le lancement de la carrière d'Alexandre Tansman (1897-1986) qu'il introduit dans les meilleurs salons, présente à son éditeur et à nombre d'interprètes. Il le met en contact avec les critiques musicaux, les chefs d'orchestre, les amis. Il fait tout pour aider son démarrage. Il y a aussi Louis Durey (1888-1979) qu'il aide et recommande auprès d'éditeurs. Il va même réagir par voie de presse lorsque des musiciens sont injustement critiqués. Avant 1914, le critique Pierre Lalo disait beaucoup de mal de Ravel, il affirmait qu'il était un sous-plagiaire de Debussy. Plus tard, il écrit : « *Le Tombeau de Couperin*, par M. Ravel, c'est gentil. Mais combien plus gentil serait un Tombeau de M. Ravel, par Couperin ! ». Il a vraiment la dent dure. Quand il commence à dire du mal de Debussy, Ravel réagit. Un des plus beaux articles de Ravel est celui de 1913 sur Debussy où il prend sa défense, dit que c'est un scandale qu'on l'attaque sur des choses injustifiées et c'est d'autant plus important qu'à ce moment-là, Debussy n'est pas tendre avec Ravel. Ils s'appréciaient vers les années 1900, 1902, mais après, l'écart se creuse, vraisemblablement parce que Debussy prend ombrage du fait que son cadet de 20 ans devient de plus en plus célèbre. Ravel défend également Erik Satie et l'aide alors qu'il est son aîné. Il le fait éditer, jouer et lui-même joue ses œuvres en concert. Mais Satie, on le sait, a mauvais caractère et traitera Ravel de « veau » ou de « singe sans talent ». Quelques années après 1911 où Ravel a aidé Satie à démarrer une carrière publique, ce dernier devient la coqueluche du Groupe des Six. Il s'étonnera que Ravel lui ait serré la main malgré toutes les méchancetés qu'il a proférées contre lui ! En 1927, Pierre Lalo critique la musique de Marcel Delannoy, d'Arthur Honegger et de Darius Milhaud, et ajoute, alors qu'il disait beaucoup de mal auparavant de Ravel : « pour rendre supportable cette musique sans expression, il ne faut rien de moins que la dextérité souveraine de M. Ravel : lui seul a su parfois, ou souvent, agréger ces petites harmonies, ces petites combinaisons instrumentales, de façon à en composer un tout ». Là, Ravel bondit face à une telle incohérence et même si Darius Milhaud détestait sa musique et ne s'en était jamais caché, Ravel prend la plume pour le défendre, lui et ses confrères. (Maurice Ravel, par contre, adorait son œuvre). Milhaud écrit à Ravel pour le remercier de son soutien et les deux hommes entament à partir de ce moment-là une vraie amitié. Le jeune compositeur ne changera pas d'avis sur la musique de Ravel mais il aura une profonde estime pour son aîné. Ravel se sent dans l'obligation professionnelle de reconnaître le talent des autres. C'est l'éthique et peu importe le reste, il s'en fiche complètement. C'est la priorité pour

l'art en tout état de cause.

Grâce aux documents rassemblés dans cette édition, on voit également sa curiosité pour la musique contemporaine, son admiration pour les musiciens du monde entier, sa passion pour Schönberg. Il cite aussi Johan Svendsen (violoniste et compositeur norvégien 1840-1911) – il y a un passage où il est dithyrambique sur lui -, Grieg, Prokofiev bien sûr... Dès 1916, il s'insurge contre l'idée qu'on interdise la musique des pays ennemis. Ce qui explique que Ravel est très bien reçu à Vienne en 1920. Il est le premier compositeur français à se produire en Autriche. Et bénévolement. La première version de *La Valse* pour deux pianos avec Alfredo Casella est créée à Vienne avant la création parisienne de l'orchestration.

Ravel est d'une grande fidélité en amitié, il a un vrai altruisme et il n'aime pas trop parler de sa musique spontanément. Sa première démarche est de défendre celle des autres. Et il est souvent autocritique. Il a une profonde et sincère humilité, il ne s'agit jamais d'une fausse modestie. Il aura toujours conscience – on le sent au détour de plusieurs lettres – des origines modestes de sa mère qui lui chantait des chansons populaires espagnoles et qui n'était pas lettrée. On comprend, à chaque fois qu'il parle d'elle, qu'il a un profond respect pour les gens humbles qui n'ont pas eu d'éducation. Il n'a jamais de mépris pour quiconque. Il voulait que sa musique puisse toucher un large public. Il était ému de savoir que des gens très simples pouvaient y être sensibles. On sait qu'il est bouleversé quand il apprend qu'un enfant siffle l'air du *Boléro* dans la rue, qu'un ouvrier chantonne un air de lui. En même temps, il va mener son projet musical avec beaucoup d'ambition.

Il y a un passage très intéressant où il dit : « mon maître en composition est Edgar Poe... »

M.C. C'est l'un des plus beaux passages. Edgar Poe est son modèle esthétique. C'est au milieu de l'intellectualisme pur et des sentiments. Une phrase merveilleuse où il analyse *Le Corbeau* dans la traduction de Baudelaire. Ravel est fortement marqué par cette ambiance et par Aloysius Bertrand aussi. Et son poète de prédilection est Mallarmé.

Quelques mots sur son écriture musicale, sa relation à Debussy ?

M.C. Ravel est un incondicional de la musique de Debussy mais comme on l'a beaucoup accusé d'être un plagiaire, un épigone voire un sous-épigone, il tient à se démarquer avec la musi-

que pour piano. Il écrit à propos des *Jeux d'eau* (1901), dans une lettre privée qui a été publiée sans son consentement, qu'il pense avoir écrit quelque chose de plus novateur que ce qu'avait fait jusqu'à présent Debussy pour le piano. Il dit aussi que son esthétique est totalement différente. Ce qui le distingue profondément de Debussy en qui il reconnaît une grande liberté, c'est que lui s'attache profondément aux formes. Ravel, tout au long de sa carrière, s'efforce de se renouveler en permanence. Une seule œuvre ou presque est rattachée à chaque forme. Il n'y a qu'un seul trio, qu'un seul quatuor, un seul septuor pour harpe, une sonate pour violon et piano (celle qui a été exhumée, une œuvre de jeunesse, Ravel ne l'a pas publiée volontairement), une seule sonate pour violon et violoncelle, etc. Il y a un cycle de chœurs. Un concerto pour la main gauche... C'est une œuvre plutôt restreinte. Il aime les contraintes, les défis, il apprécie qu'on lui dise de composer telle œuvre avec tel effectif, telles conditions. Et dans un entretien, il affirme qu'une fois l'œuvre composée, elle n'est plus entre ses mains. Elle passe aux musiciens. Il prend de la distance par rapport à elle. Ce qui l'intéresse c'est l'œuvre à venir. La musique de Maurice Ravel se caractérise par le génie de l'orchestration, la finesse de l'écriture, l'élégance, la clarté d'écriture propre aux compositeurs français et des trouvailles musicales d'une très grande subtilité. « Il faut pour son œuvre avoir des mains d'orfèvre », déclare-t-il.

Pour conclure ?

M.C. Pas un document n'est venu contredire un trait de caractère de Ravel ou un aspect de sa personnalité. Au contraire, les documents retrouvés ne font que confirmer ses qualités humaines et son perfectionnisme. Avec cette correspondance et ces écrits publiés, on est aussi dans l'atelier du musicien. On voit les œuvres évoluer. Pour *La Valse* par exemple, on sait qu'à telle date il en est à tel stade, il mentionne le nombre exact de pages qu'il vient d'écrire (28 le 6 avril 1920, 75 le 12 avril 1920). Ravel utilise même, en plaisantant, le vocabulaire de la naissance pour l'avancement de ses compositions ; il écrit : « je suis en gestation d'un *Concerto* [en sol] (j'en suis aux vomissements) » (n°2255 page 1213). Quand il y a un peu moins de lettres, on devine qu'il travaille.

Tout au long de sa carrière, ses œuvres vont choquer. *Les Trois poèmes de Mallarmé* (1913) sont révolutionnaires, les *Chansons madécasses*, les concertos décontenaient beaucoup de gens. Des amis de Ravel, critiques musicaux, n'ont plus suivi Ravel à partir des années 1920, dépassés par son évolution. Dans le livre, on voit aussi

tous les projets qui n'ont pu aboutir tels *l'Opéra Don Quichotte*, *La Cloche engloutie*, *Morgiane* (qui était une commande d'Ida Rubinstein). Alors qu'il est atteint de la maladie cérébrale qui allait le condamner au silence pour les quatre dernières années de sa vie, il évoque en ces termes la composition de cette œuvre : « cette charmante Morgiane me fait perdre le peu de cerveau qui me reste » (n°2470 page 1320). Deux pages d'esquisses au crayon de cette œuvre inachevée, conservées dans l'exceptionnel fonds Robert Owen Lehman de la Pierpont Morgan Library de New York où j'ai eu le privilège de travailler, sont reproduites pour la première fois dans le livre (page 1307). Les dernières notes de musique de Ravel connues couchées sur le papier à musique...

Rencontre musicale (sur invitation)

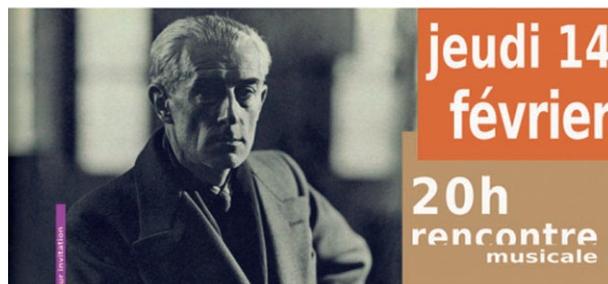
Le 14 février 2019

Fondation Singer-Polignac

L'étrange Monsieur Ravel

Par Benoît Duteurtre

Avec la participation de Manuel Cornejo



Programme

Jeux d'eau
Quatuor à cordes
Miroirs
Valses nobles et sentimentales
Ma mère l'Oye
Trio avec piano
Le Tombeau de Couperin
Sonate pour violon et piano

Interprètes

Omer Bouchez violon
Anthony Kondo violoncelle
Quatuor Hermès
Philippe Hattat, Victor Metral piano

<https://www.singer-polignac.org/fr/missions/lettres-et-arts/conferences-lettres-arts/2393-l-etrange-monsieur-ravel>

Lettres choisies

Maurice Ravel - L'intégrale
© Le Passeur Éditeur, nov. 2018

LETTRES

865 – Maurice Ravel à Jean Marnold

[Conducteur Ravel
38e section de parc automobile
par B.C.M. Paris]
[Lundi] 24/7/16

Que cette nouvelle adresse ne vous trompe pas, mon cher ami : je n'ai pas bougé. Les sections passent ; moi, je reste. Il y aura bientôt 2 mois et demi que je suis arrivé ici, avec l'espoir d'en repartir au bout d'une semaine. Les pièces de rechange sont enfin arrivées avant-hier... alors on s'est avisé que mon radiateur était un peu moche, et on en a commandé un autre. En voilà encore pour quelques temps.

... et je m'en f... On peut m'embusquer ou me renvoyer au front, et même me garder ici : je m'en f... Cette vie stupide et inutile m'a aveuli au point que rien ne m'intéresse plus... sinon la musique et ma permission, qui n'arrive.

Ah non ! ce n'est pas une époque comme celle-ci qui peut vous rendre philanthrope ! Et pourtant je songe souvent à la *Vision de Babouc* de Voltaire. Vous savez : cette petite statuette charmante composée de pierres précieuses et de matières grossières. Il y en a tout de même, des pierres précieuses. Là-bas, même ici, j'ai rencontré des âmes élevées, sensibles. Mais que de matières grossières, immondes ou simplement bêtes ! Et la lecture des journaux ! on arriverait à se persuader que nous sommes devenus un peuple d'imbéciles et goujats. Il y a 3 jours Le Matin publiait une photo : quelques êtres lamentables se traînant vers nos tranchées : « Comment ils se rendent ». Comparez cela au communiqué anglais, le même jour : « nous avons fait X ?... prisonniers, tout ce qui restait des vaillants défenseurs du village ».

Plus de nouvelles de Delage ; les dernières ne laissaient guère d'espoir au sujet de la combinaison : tout le service va être démantibulé. La plupart de ces jeunes gens vont être envoyés autre part – pas bien loin, sans doute -, et remplacés par la canaille du front. Delage craint d'être promu officier, et emploie tout ce qui reste de volonté à résister.

Cette lettre de maman m'a attristé ; cette pauvre lettre, incohérente, à peu près illisible, comme je les recevais avant qu'elle vît Netter. Le traitement semblait lui réussir. Le suit-elle toujours ? Je crains surtout qu'elle manque de sommeil, ainsi qu'elle me l'a avoué un jour.

L'officier boche ? C'était simplement un Alsacien, qui avait déserté la veille de la mobilisation, et qui était lieutenant dans l'armée allemande. Il n'a cessé d'être sur le front, sur sa demande, comme conducteur. Croix de guerre ; très brave type, mais un accent tellement effroyable que je ne comprenais pas un mot.

Bons souvenirs à Mme et Mlle Marnold et la cordiale amitié de votre
Maurice Ravel

1152 – Maurice Ravel à Pierre et Pierrette Haour

Lapras [Jeudi] 25/12/19

Chers Pierrots

Vous ne savez pas quel plaisir m'a fait votre lettre, hier. J'avais un mal de tête fou, ce qui ne m'arrive jamais. Ah ! j'ai passé un bath réveillon – sans m'en douter, d'ailleurs, car ce n'est

qu'aujourd'hui que je me suis rappelé que c'était Noël. Ce n'est pas que je m'embête ; non, je travaille. Mais... je songe tout le temps au temps où je travaillais, à Paris ou ailleurs et qu'elle était là, à côté de moi, ne faisant pas le moindre bruit, attendant, et trouvant sûrement, le moment où elle pourrait rompre le silence. Et puis, ces 31 décembre, dans cet appartement de l'avenue Carnot, où nous avons été si heureux... Voilà bientôt 3 ans qu'elle est partie ; mon désespoir s'augmente de jour en jour, à ne pas savoir comment ça finira, ou plutôt, à m'en douter.

... Je me mets en frais de gaîté, s'pas ? pour vous souhaiter la bonne année. Pardonnez-moi ; je vous la souhaite affectueusement, et fais des vœux pour que vous continuiez à vous aimer bien, parce qu'il n'y a que ça qui compte.

(...)

Écrivez-moi souvent, vieux Pierrots, je vous embrasse tous les trois

Maurice Ravel

1609 – Maurice Ravel à Roland-Manuel

Le Belvédère
Montfort-l'Amaury
[Mardi] 26/6/23

Cher ami,
J'ai entendu *Noces* jeudi dernier, dopé par Desjardins qui m'avait fourré de la cocaïne dans le pied. Vous aviez raison : c'est une œuvre splendide. Je crois même que c'est jusqu'ici le chef-d'œuvre de Stravinsky, et la présentation en est aussi l'un des chefs-d'œuvre de la saison russe. Je vous dois des remerciements : peut-être que sans votre insistance, j'aurais manqué cette grande joie. J'y ai gagné d'ailleurs une aggravation de l'état de ma patte de derrière et dois me la reposer au moins jusqu'à la fin de la semaine. (...)

1693 – Maurice Ravel à Mimie Godebska

Le Belvédère
Montfort-l'Amaury
[Jeudi] 28/2/24

Chère Mimie,
Sitôt reçu ton poulet, j'avais écrit à ton père pour avoir ton adresse, que tu ne me donnais pas (tu comprends, il n'y avait pas de « palaces » à Megève, de mon temps). Bien entendu, je voulais te répondre tout de suite. Seulement, je m'étais remis à ma Sonate [pour violon et piano], que le cafard m'avait fait lâcher. Comme ça ne venait pas davantage, j'ai pris le moyen connu : j'ai écrit à Londres qu'il ne fallait pas y compter pour le 26 avril. Maintenant, c'est Mayer qui ne pourra plus dormir. Tu aurais pu aussi bien venir faire ta cure au Belvédère : je suis bloqué par les neiges ; je ne sais trop comment je vais pouvoir regagner ma chambre, tout à l'heure. Le calo semble défaillir. Ce ne serait pas le moment ! Je pense aller après-demain à Paris, en traineau, sans doute.

Je sais que tu te retapes. C'est forcé, dans cet air-là. Fais-tu de la luge ? C'est vraiment ravissant, surtout quand on oublie de tourner et qu'on rentre dans la neige. Le ski, c'est idiot : on me défendait d'en faire.

Embrasse Esther et Lydie pour moi. Va dire quelque chose aux patrons du « Mont-Blanc », si c'est toujours les mêmes. Et à la vieille amie, toute l'affection du jeune maître
Maurice Ravel

2042 – Darius Milhaud à Maurice Ravel

10, boud^d de Clichy [Paris]
[Samedi 2 avril 1927]

Mon cher ami,
Laissez-moi vous dire combien j'ai été touché par ce que vous

avez dit de mon petit *Orphée* dans votre interview des *Nouvelles Littéraires*.

Votre voix avait seule l'autorité nécessaire pour remettre à sa place l'opinion de M. Lalo. Il est extrêmement précieux pour nous tous que vous ayez bien voulu prendre parti dans cette querelle.

Croyez-moi, je vous prie, mon cher ami, votre bien cordialement dévoué.

Milhaud

ENTRETIENS, RÉPONSES À DES ENQUÊTES, HOMMAGES

2634 - Maurice Ravel, l'homme et le musicien

Personnalité unique du compositeur français

Qui vient en Amérique la saison prochaine

Ses opinions sur la musique contemporaine

Olin Downes [(1886-1955) critique musical au *New York Times*]

« Le deuxième mouvement de la *Sonate pour violon et piano* est un *blues*. Et je ne prends pas du tout ce *blues* à la légère », dit-il avec un air volontairement naïf. Puis, reprenant son sérieux : « Pourquoi les compositeurs américains importants ne sont-ils pas plus nombreux à s'être tournés vers cette tradition du *blues* et vers les autres musiques d'origine populaire qui vous viennent de tant de sources différentes ?... Je ne suis pas d'accord avec ceux qui prétendent que telle ou telle musique, originaire, peut-être, d'un autre continent, ne serait pas américaine ou anglaise ou française selon le cas. Si on examine l'histoire, on voit que les musiques nationales sont souvent un amalgame de plusieurs sources. C'est même vrai de votre *jazz*, qui ne pourrait venir d'aucun autre pays que les États-Unis, malgré des influences africaines et espagnoles qui ont contribué à sa naissance. Vous avez ici tant de courants musicaux. Vous avez des influences écossaises, irlandaises, espagnoles, juives – une quantité immense d'influences sont à l'œuvre dans l'art de votre pays. Le compositeur sérieux utilise bien entendu la mélodie populaire à sa propre manière, il la considère comme le point de départ de sa création. Je ne vois pas pourquoi vous n'êtes pas plus nombreux à le faire.

– Comme vous l'avez vous-même fait avec la musique populaire espagnole dans la *Rapsodie espagnole* !

– C'est une méthode parmi d'autres. »

Sites Internet

Le Passeur éditeur

<https://www.le-passeur-editeur.com/>

L'association des Amis de Maurice Ravel

<http://boleravel.fr/>

Les oeuvres de Maurice Ravel

<http://www.fondationmauriceravel.com/fr/oeuvres/>

Maurice Ravel Portrait

Par Corinne Amar

Si l'on évoque à soi-même la musique de Maurice Ravel (1875-1937), il est fort possible qu'on pense à l'éternel *Boléro* (1928), que viennent à notre mémoire *L'Enfant et les Sortilèges*, d'autres opéras ou alors, des *Valses nobles et sentimentales*, des mélodies, sa musique de chambre, qu'on pense au piano, aux « Oiseaux tristes » des *Miroirs*, qu'on pense pourquoi pas au personnage, de petite taille et trop frêle pour être accepté comme pilote pendant la Première Guerre ; il est fort possible qu'on pense d'emblée au Ravel d'Echenoz et aux premières lignes qui ouvraient le roman (éd. Minuit, 2006). « On s'en veut quelquefois de sortir de son bain. D'abord, il est dommage d'abandonner l'eau tiède et savonneuse où des cheveux perdus enlacent des bulles parmi les cellules de peau frictionnée, pour l'air brutal d'une maison mal chauffée. Ensuite, pour peu qu'on soit de petite taille et que soit élevé le bord de cette baignoire montée sur pieds de griffon, c'est toujours une affaire de l'enjamber pour aller chercher, d'un orteil hésitant, le carreau dérapant de la salle de bains. ». Le roman traçait, non sans humour et avec une méticulosité d'orfèvre, une connaissance évidente du sujet, les dix dernières années du compositeur français, musicien de génie au sommet de sa gloire ; Ravel et non Maurice Ravel, de santé fragile, et si maniaque lui-même du détail, qu'il aurait voulu pouvoir s'endormir tout en surveillant son sommeil.

« Il a toujours été fragile de toute façon. De péritonite en tuberculose, et de grippe espagnole en bronchite chronique, son corps fatigué n'a jamais été vaillant, même s'il se tient droit comme un i sanglé dans ses costumes parfaitement ajustés. (p.115) » À la fin de sa vie, à près de soixante-deux ans, Ravel perd la tête, il ne reconnaît plus grand monde, ses mouvements manquent leur but, il ne peut plus écrire, il se regarde faire, étranger à lui-même : une tumeur au cerveau, vraisemblablement. Un chirurgien célèbre opère, il se réveille de l'opération délicate, on le croit sauf, mais il n'a pas véritablement repris connaissance. Lorsqu'il meurt dix jours plus tard, il aura toujours vécu seul, entre sa maison de Montfort-l'Amaury, en banlieue parisienne, et ses voyages, n'aura laissé aucun testament, aucune image de lui, aucun enregistrement de sa voix.

Des traces néanmoins subsistent, parce que le compositeur écrivait. Il a laissé des écrits, des

lettres, des entretiens, et le tout est aujourd'hui rassemblé, pour la première fois, grâce au persévérant travail de Manuel Cornejo, professeur, chercheur spécialiste de Maurice Ravel, qui fait paraître aux Éditions Le Passeur : Maurice Ravel. *L'intégrale - Correspondance (1895-1937) écrits et entretiens* ; soit 2 687 documents dont 2539 lettres - une édition qu'il a établie, présentée et annotée. Ce sont des lettres à sa famille, son frère, sa chère maman, sa marraine pendant la guerre, des lettres à ses pairs du milieu musical - comme son ami, le pianiste hispano-catalan, Ricardo Vines - à des compositeurs, à des chefs d'orchestre, à son maître, Gabriel Fauré, dont il se dit « l'affectueux et dévoué élève », et qui le prouve : Maurice Ravel à Gabriel Fauré, 5/3/13 : « Cher Maître, Après un beau voyage en Suisse et en Italie, l'annonce du mariage de votre fils me parvient seulement aujourd'hui, couverte de diverses inscriptions postales. Je m'empresse de vous envoyer mes plus affectueuses félicitations, et pour les jeunes époux, mes vœux de bonheur dont, heureusement ils ont pu se passer jusqu'ici (...) . » Missives non sans humour et non sans délicatesse, comme aussi, celle, laconique, à « une destinataire inconnue » aux pieds desquels il dépose ses hommages les plus respectueux (11/07/95) ; ou celle, encourageante, à une toute jeune pianiste du nom de Jeanne Leleu, d'une douzaine d'années (qui sera plus tard, Premier Grand Prix de Rome de composition musicale) : « Maurice Ravel à Jeanne Leleu, 21/04/10, Mademoiselle, Quand vous serez une grande virtuose et que je serai un vieux bonhomme, au comble des honneurs ou tout à fait oublié, vous aurez peut-être un souvenir très doux d'avoir procuré à un artiste la joie bien rare d'avoir entendu interpréter une œuvre assez spéciale avec le sentiment exact qui y convenait. Merci mille fois pour votre exécution enfantine et spirituelle de « Ma mère l'Oye », et croyez Mademoiselle, aux sentiments reconnaissants de votre dévoué Maurice Ravel. » Aux lettres s'ajoutent des articles critiques remarquables dans la *Revue musicale* ou le *Comœdia illustré*, et les unes et les autres sont autant de témoignages éclairants sur certains épisodes plus ou moins connus de la vie de Ravel (son échec au prix de Rome, ses nombreux voyages en Europe, sa tournée en Amérique, ses jours pendant la guerre...). Le ton est pudique, plutôt sobre, tantôt factuel tantôt amical, professionnel ou personnel, avec ses tournures, ses mots parfois d'argot, ses anecdotes aussi, son affection attentive envers son frère, ses amies (on ne lui connaîtra jamais d'amours). On lira des lettres aussi à ses amis de la *société des Apaches*, ce groupe - à commencer par Ravel lui-même - constitué de

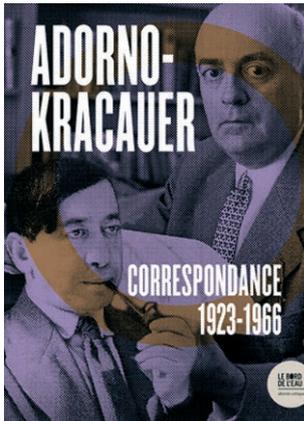
musiciens, de poètes, d'artistes plasticiens, écrivains, mélomanes, qui se réunissaient régulièrement chez l'un ou chez l'autre, à Paris, pour partager leurs émotions artistiques (l'appellation était venue d'un marchand de journaux bousculé par eux un soir qui se serait écrié : - *Attention, les Apaches !*). On découvre aussi dans cette édition intégrale de la correspondance certaines lettres de Colette, de Léon Blum envoyées à Ravel, ou d'autres, parlant de lui à un autre destinataire, tels Romain Rolland, Erik Satie...

Il était né à Ciboure, dans le Pays Basque, mais ses parents avaient emménagé à Paris, aussitôt sa naissance. Son père était suisse, sa mère, d'origine espagnole, et on expliquera, par cette ascendance, son attrait pour les sonorités hispaniques, la culture espagnole ou les compositeurs inspirés des musiques de leur terre natale comme Manuel de Falla ou Isaac Albeniz... Entré au Conservatoire de Paris en 1889 pour y étudier le piano et l'harmonie mais aucun prix ne le distinguant, il avait abandonné les bancs de la classe, pour y retourner, neuf ans plus tard, suivre le cours de composition de Gabriel Fauré. Là encore, la réussite académique ne l'attire pas, et lorsqu'éclate la Première Guerre mondiale, le compositeur veut absolument rejoindre le front. Il est refusé par l'Aviation, à cause de sa petite taille, et peut finalement incorporer l'armée en tant que conducteur de camion, en mars 1916. Dans ses lettres à ses parents, *Chauffeur Ravel* (c'est ainsi qu'il se surnomme) raconte ses aventures avec son camion Adélaïde, la responsabilité de la garde de l'essence, ses journées, se veut rassurant. À une « destinataire inconnue », un 6 juillet 1916, il fait part de ses états-d'âme : *Je suis affreusement déprimé. C'est surtout le moral qui est atteint et aucune drogue ne peut le guérir. Je ne dors presque plus, ma santé s'en ressent ! Je vais finir par m'en aller de langueur, telle une jeune fille romantique. Sa santé est défaillante, il est rapatrié, réformé. Retour définitif en 1917.*

En 1920, Maurice Ravel apprend qu'il doit recevoir la Légion d'honneur, suprême décoration française qu'il refuse : « Consentir à être décoré, c'est reconnaître à l'État ou au prince le droit de vous juger », déclarera-t-il. Aux décorations, il préférait son jardin, la terre, la nature, les bêtes, les arbres nains de son jardin japonais, « colosses insoupçonnés »...

Adorno- Kracauer Correspondance 1923-1966

Par Gaëlle Obiégly



Theodor Adorno a dix-neuf ans et Siegfried Kracauer trente-quatre, ils s'écrivent leurs premières lettres. Elles expriment une complicité intellectuelle et des sentiments dont on suivra l'évolution tout au long de leur échange épistolaire qui court de 1923 à 1966, année de la mort brutale de Kracauer. Ce der-

nier est écrivain, théoricien du cinéma, journaliste aussi ; ce qu'il déplore ici ou là car les publications « éphémères » nuisent à ses recherches. Tandis qu'Adorno, philosophe, compositeur, musicologue, acquiert une reconnaissance certaine. Jusqu'à la fin, Kracauer lui dira comme il admire sa « puissance intellectuelle et littéraire ». Il a été son maître, c'est lui qui l'a initié à la philosophie, précisément en lui faisant des leçons sur Kant. Le jeune Adorno s'est montré très intéressé et brillant. De nombreuses choses, à commenter par la philosophie, lient les deux intellectuels, on le verra au fil des lettres, souvent longues et fouillées. Mais tout d'abord, ce qui s'expose c'est une histoire amoureuse. Restée secrète jusqu'à récemment, elle est révélée ici par la publication des premières lettres et leurs précautions anxieuses. Le 5 avril 1923, Kracauer ajoute ce post-scriptum : « Personne ne doit voir cette lettre, fais attention, Teddie. Tu as dix-neuf ans, moi trente-quatre – est-ce que ça marchera quand même ? » On éprouve donc une certaine gêne à lire ces premiers échanges et, alors qu'on l'a oubliée, elle se rappelle à nous quand le 5 novembre 1963, Adorno écrit à Kracauer : « les gens suivent tout ce qui nous concerne avec une curiosité démesurée, à connotation libidineuse ». Dans sa préface, Martin Jay, s'interroge sur ce qui justifie la publi-

cation de ces lettres-tabous qui ne devaient être lues que par leurs destinataires. Les liens érotico-affectifs du jeune Adorno avec Kracauer viennent éclairer la relation compliquée qu'ils ont entretenue pendant plus de quarante ans. On verra, en effet, leurs débats intellectuels prendre le relais d'épanchements et d'analyses de leurs états sentimentaux. La première partie de la correspondance accueille autant d'échanges conceptuels que de désirs de rencontres et de présence amoureuse. Il arrive aussi qu'ils se disputent, se fassent des reproches. Leurs caractères se dessinent dans ces lettres des débuts. Kracauer se montre ombrageux et Adorno affiche une mélancolie froide. Surtout, chez ce dernier, se manifeste un sens aigü de l'observation. Cotoyant de près Schönberg, qui lui inspire une certaine crainte, il décrit son visage, sa physionomie et semble capable de penser à partir d'un examen minutieux des surfaces. Adorno relate peu de faits mais des impressions fouillées. Il est alors à Vienne où il ne voit personne. C'est du moins ce qu'il dit à Kracauer pour le rassurer. La solitude est aussi ce qui lui permet de se consacrer à son écriture. Le travail lui évite de sombrer tout à fait dans la tristesse. Autrement, « la mélancolie devant la vie incomplète » lui ôte toute possibilité d'écrire. Qu'appelle-t-il « la vie incomplète » ? Les mondanités. On croise, cependant, de nombreuses personnalités artistiques et intellectuelles à toutes les périodes de cette correspondance. Schönberg, Madame Malher, Berg, notamment, quand Adorno séjourne à Vienne. Ce qui le surprend, dit-il, dans la vie mondaine viennoise, c'est sa relative naïveté. « Un sentiment de confort qui vu de l'extérieur est son véritable problème. Tout le radicalisme n'est qu'apparence, rien d'autre qu'une psychologie individuelle exacerbée et projetée vers l'extérieur, où l'on peut voir exactement l'image inversée de l'esprit bourgeois. » Ce va-et-vient entre intérieur et extérieur se retrouve dans de nombreuses lettres, provenant de Kracauer ou d'Adorno, à différentes époques de leur échange ininterrompu. Notamment, dans un tout autre contexte, Kracauer expose sa difficulté à faire face à son âge. Et, tout comme le jeune Adorno envisageait sociologiquement les articulations de l'extérieur et du dedans, Kracauer oppose le temps chronologique effrayant et sa propre économie intérieure. Il réussit par une claire et sensible démonstration à convaincre Adorno de ne pas mentionner son âge, soixante-quinze ans, dans l'émission de radio qu'il va lui consacrer. Celui-ci assure à son ami qu'il respectera son « idiosyncrasie ». Ce qui est, d'ailleurs, passionnant dans ces échanges de lettres tient à leur profondeur. Kracauer répond

rigoureusement aux lettres d'Adorno en l'invitant, notamment, à lui expliquer ce qu'il ne comprend pas. L'un comme l'autre reviennent sur ce qui a été énoncé dans un précédent courrier pour demander ou apporter des éclaircissements. Ainsi les connaisseurs des œuvres respectives d'Adorno et de Kracauer y trouveront matière à approfondir leurs connaissances et les néophytes peuvent s'initier à leurs théories grâce à des manières caractérisées d'exposer leurs vues. L'autre intérêt de cette correspondance consiste à nous faire pénétrer dans la vie intellectuelle de l'Allemagne, de l'entre-deux-guerres jusqu'à la fin des années 1960. Outre les compositeurs viennois Berg et Schönberg, on croise dans ces pages, Brecht, Bloch, et ceux qui fréquentent l'Institut de recherches sociales, Horkheimer, Löwenthal, parfois juste mentionnés par leur prénom.

La relation complexe d'Adorno et Kracauer, fondée sur leur lien amoureux initial, se développe avec le souci de ne rien se dissimuler l'un à l'autre, tant sur le plan intellectuel qu'existential. Ainsi se déploient la force de leurs théories mais s'exposent aussi leurs difficultés et la vulnérabilité qui est la leur. Kracauer quitte l'Allemagne juste après l'incendie du Reichstag et vivra en exil jusqu'à la fin de ses jours. D'abord en France puis aux Etats-Unis, il mène une vie précaire tandis qu'Adorno, qui a, lui aussi séjourné aux Etats-Unis où ses travaux ont acquis une certaine reconnaissance, est revenu en Allemagne après la Seconde guerre mondiale. Mieux installé que son aîné, il a à cœur de lui rendre hommage dans une conférence radiophonique dont la préparation fait l'objet de plusieurs échanges entre les deux hommes. Eloignés géographiquement, leur proximité est néanmoins « immense » selon les mots d'Adorno qui par cela même éprouve des difficultés à écrire le texte qu'il veut consacrer à Kracauer. Cette proximité fait obstacle car, dit-il, « on est tellement imbibé de la chose qu'on pense qu'au fond, elle est déjà présente. » Alors qu'en 1926, Adorno faisait état des empêchements à répondre aux lettres de Kracauer en raison de leurs sous-entendus, ce n'est plus, en 1966, le manque de « points d'appui tangibles » qui entrave la rédaction de sa conférence mais, au contraire, la connaissance profonde dont procède leur amitié. Celle-ci n'a jamais fait l'économie des désaccords qui témoignent de leur rigueur intellectuelle. En effet, nombre de lettres sont l'occasion de rendre compte de la lecture de leurs ouvrages respectifs. Venant de Kracauer, ces lettres critiques portant sur les travaux en cours et publiés, n'oublent jamais de rappeler les sentiments intacts qui les lient. Ce qui donne à cette correspondance une ampleur intellectuelle, une dimension littéraire et un intérêt historique.

Adorno et Kracauer
Correspondance 1923-1966
Traduit par Wolfgang Kukulies
Préface de Martin Jay
Éditions Le Bord de l'eau,
nov. 2018, 424 pages.

Ouvrage publié avec le concours
de la Fondation La Poste



Theodor W. Adorno (1903-1969), penseur majeur de l'École de Francfort, travailla sans relâche à l'élaboration d'une critique radicale du monde contemporain qui aboutira à ce « grand livre » que constitue la *Dialectique négative*. Tout au long de son œuvre, il déploya sa pensée dans les domaines de la philosophie, de l'esthétique, de la musique, de la littérature et de l'éducation.

Siegfried Kracauer (1889-1966) participa, à plus d'un titre, à l'histoire de l'École de Francfort. Essayiste, critique culturel, sociologue, théoricien du cinéma, romancier, philosophe, il est longtemps resté, en France, dans l'ombre d'Adorno et de Benjamin. Nous redécouvrons depuis quelques années toute la richesse de son œuvre et l'importance de son travail pour le développement de la Théorie critique.

Dernières parutions

Par Élisabeth Miso et Corinne Amar

Récits



Dans le faisceau des vivants
Valérie Zenatti

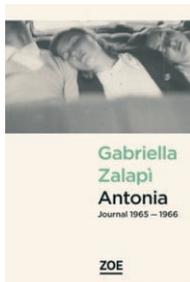


Valérie Zenatti, *Dans le faisceau des vivants*. Quand Aharon Appelfeld s'est éteint le 4 janvier 2018, Valérie Zenatti s'est demandé comment elle allait pouvoir vivre sans lui, sans leur précieuse amitié qui dépassait la relation d'un auteur et de sa traductrice. Bien avant leur première rencontre, la lecture du *Temps des prodiges* l'avait sidérée, la laissant avec « la certitude qu'il y avait dans sa langue un secret qui (la) concernait de manière intime ». En traduisant plus tard *Histoire d'une vie*, la résonance s'est confirmée, sans qu'elle

comprenne alors « ce qui commençait là, le début d'un voyage, l'émergence d'un continent en moi, l'entrelacs d'une mémoire dans la mienne (...) ». À sa mort elle n'a rien voulu écouter, rien regardé des hommages rendus. Sa seule obsession était de rester connectée à tout prix à cette voix qui avait bouleversé sa vie. De continuer à se sentir portée par elle, infiniment reconnaissante. « Comment a-t-il su déposer sa présence en moi, dans ma conscience et dans mon inconscient dont les plis s'ouvrent un à un ? Il est là, dans mes visions éveillées et dans mes rêves, exactement comme les morts dans ses livres, s'adressant d'égal à égal aux vivants. » Avec une extrême finesse, la romancière dévoile leur lien unique, soucieuse de rendre compte de la puissance de la pensée de l'écrivain. Chaque souvenir, chaque fragment qu'elle convoque de ses livres, de leurs conversations, d'interviews filmées vient illustrer une « conscience aiguë du dérisoire et du sacré de nos vies. » Les expériences traumatisantes de son passé (l'assassinat de sa mère par les nazis, son évasion à dix ans d'un camp en Ukraine, sa survie seul dans la forêt) ont amené Aharon Appelfeld à sonder inlassablement la condition humaine, « la part irréductible de chacun, ce que l'on ne peut arracher à l'homme (...) ». Ensemble, ils parlaient de l'enfance, du langage des corps, de l'amour de l'écrivain pour la vie et les créatures, des paysages enneigés des Carpates imprimés dans sa mémoire. Ces paysages dans lesquels sa traductrice a souhaité se fondre à son tour en partant à Czernowitz en Ukraine, sa ville natale. Valérie Zenatti n'a pas fini de dialoguer avec Aharon Appelfeld, elle continuera à écrire ses propres romans et à traduire cette voix si singulière, celle de l'une des figures majeures de la littérature israélienne. « Chaque livre m'a accompagnée dans l'amour, la rupture, le ravissement, la plongée dans les eaux boueuses et claires de l'enfance. Chaque livre m'a dit quelque chose de moi, à un moment précis de mon existence, chaque livre a été une pointe de roche que je pouvais saisir pour me relever ou monter plus haut. » Éd. de l'Olivier, 160 p., 16,50 €. Élisabeth Miso

Romans

Gabriella Zalapi, *Antonia Journal 1965-1966*. « Je dois tuer en moi la passivité, je dois tuer en moi ces réflexes de femme soumise, je dois tirer un coup de fusil sur mon immobilisme. », écrit Antonia dans son journal le 15 novembre 1965. Mariée à un bourgeois de Palerme qui l'exaspère et la méprise, sans cesse abattue par les convenances et l'ennui mortel de son milieu, la jeune femme s'enlise dans une vie sans relief, sans désirs. Même Arturo son fils de huit ans ne suffit pas à atténuer



son « sentiment de non-être », car rares sont les moments d'intimité avec lui qu'elle parvient à arracher à une nurse trop intrusive. Pour s'évader de son quotidien irrespirable, elle se plonge dans les cartons d'archives hérités de Nonna sa grand-mère paternelle, récemment décédée, la seule personne qui l'ait aimée de façon inconditionnelle. Elle examine les lettres, les carnets et les photographies et recompose au fil des mots un récit familial où prennent place, d'un côté des aïeux juifs qui ont fui Vienne, de l'autre des aristocrates anglais établis

à Palerme. « Je suis face à l'épaisseur d'un monde qui m'échappe, hypnotisée par une beauté qui n'est ni au présent, ni au passé. » À l'intérieur de ce puzzle, Antonia insère sa trajectoire personnelle, faite de blessures et d'errances qui l'ont conduite de Nassau aux Bahamas à Palerme en passant par Genève, Kitzbühel, Florence et Londres. C'est en renouant avec ses origines, qu'elle puisera le courage de changer le cours de son existence. Anglaise, italienne et suisse, artiste plasticienne, Gabriella Zalapi mêle dans ce premier roman fiction et éléments de sa propre histoire familiale, écriture et photographies anciennes. Sous la forme d'un vrai-faux journal illustré, elle déroule le processus d'introspection et d'émancipation d'une femme corsetée dans la Sicile des années 1960. Éd. Zoé, 112 p., 12,50 €. Élisabeth Miso



Caroline Lunoire, *Première dame*. Un jour d'avril, Paul annonce à sa famille qu'il va être candidat aux primaires de son parti pour l'élection présidentielle. Il peut compter sur le soutien indéfectible de sa femme Marie et de leurs quatre enfants, tous admiratifs de son parcours. Dans le journal qu'elle débute, fière de l'engagement politique de son mari et séduite par le destin de première dame qui l'attend peut-être, Marie veut garder une trace de ces 726 jours de campagne. Le candidat de gauche mis hors-jeu suite à une sordide affaire sexuelle aux États-Unis, Paul devient le grand favori. Marie se sent vite délaissée et s'inquiète de la surexposition médiatique. Une femme

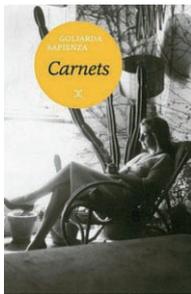
discrète comme elle, qui rédige des articles culturels pour un hebdomadaire, qui vit dans l'ombre de son époux depuis des années et s'est consacrée à l'éducation de ses enfants ne sait que répondre aux sollicitations des journalistes. Et le malaise ne va faire que s'accroître avec l'infidélité de Paul et la présence de comptes bancaires au Luxembourg révélées au grand jour. Trahie, salie, Marie ne supporte plus de voir sa vie jetée en pâture. Il lui faut non seulement surmonter sa jalousie, la honte des perquisitions, de l'interrogatoire par une juge d'instruction mais aussi rester solidaire de son mari dans la course à l'Élysée. Elle perd pied et son journal traduit sa descente aux enfers. « L'humiliation force à s'interroger sur la femme que l'on veut être. Et la jalousie contraint à s'interroger sur la femme que l'on n'est pas ou que l'on n'a pas su être. » Caroline Lunoire, avocate pénaliste, auteur de deux autres romans parus chez Actes Sud, brosse le portrait d'une grande bourgeoise en pleine crise existentielle, prisonnière des carcans de son milieu, des ambitions politiques de son mari et de son ambivalence. En s'inspirant de rebondissements politiques de ces dernières années, elle décortique les effets pervers qu'induit toute quête de pouvoir. Éd. Actes Sud, 192 p., 18 €. Élisabeth Miso

Hyam Zaytoun, *Vigile*. « C'est une histoire de pulsation. Une certitude physique qui mute en pensée. Ça me traverse, dans la cuisine, alors que tu es là, juste derrière moi. À peine un mètre nous sépare. Nos corps s'activent pour préparer le repas et nos cœurs étrangement battent plus qu'à l'ordinaire. Ça ne va pas. On ne peut pas continuer comme ça. » Voilà ce que pense la narratrice ce soir-là de son couple, ce qui la traverse, alors qu'ils vivent ensemble depuis des années, ont deux enfants, font le même métier, celui de comédien, et qu'il y a des hauts et des bas, quand on est comédien. Puis, vient la nuit ; elle est réveillée par le bruit étrange que fait son compagnon endormi à ses côtés. Elle pense qu'il la taquine, puis s'étonne, soudain s'inquiète ; en réalité, il est en arrêt cardiaque. Ce récit – une lettre



adressée à l'homme qu'elle aime – est l'expérience remémorée d'une nuit traumatique et des jours qui ont suivi à l'hôpital, où, placé en coma artificiel, il s'est retrouvé entre la vie et la mort ; un récit bref comme une urgence quand tous les mots comptent, comme une respiration chuchotée au chevet d'un lit de malade, un corps à cœur ramassé, tout en ferveur, intensité, où l'on apprend que « vigile » peut se conjuguer aussi au féminin : elle est là, elle le veille, elle est sa vigile. Est-il vivant ? *Comment fait-on pour parler à quelqu'un qui est dans le coma, comment fait-on revenir quelqu'un qui est dans le coma ? Comment fait-on pour croire, quand les médecins eux-mêmes disent qu'il n'y a plus d'espoir... C'est un récit qui parle du fin fond de l'amour, et de la construction de cet amour, qui parle de la famille, de la solidarité trouvée dans la souffrance ou la solitude, de la responsabilité de soi et de l'autre. Un premier roman écrit par une comédienne qui connaît le silence et qui connaît le mot qui, dit à haute voix, a une musique.* Éd. Le Tripode, 128 p., 13 €. **Corinne Amar.**

Mémoires



Goliarda Sapienza, Carnets – Journal (pages choisies). « Octobre 1979. Je vois avec appréhension que ça fait depuis mai que je n'ouvre plus ce petit carnet. Plein de choses sont arrivées, mais comme en rêve et sans la possibilité de les fixer (...) ». Il est des écrivains pour qui l'écriture est une question de vie ou de mort, pour qui la notion de vie même, est à penser, chaque jour, pour qui ne pas écrire est comme avoir les deux jambes coupées, pour qui l'amour, la joie, la fascination du mal, ou du néant sont inextricablement liés. C'est le cas

pour l'extraordinaire Goliarda Sapienza (1924-1996), œuvre et personnalité confondues, sicilienne née à Catane, de parents socialistes anarchistes, qui forma très vite sa sensibilité au contact des textes philosophiques, littéraires, révolutionnaires, dans la vie populaire de sa ville natale. Scénariste pour le théâtre et le cinéma, actrice un temps, athée, féministe, libre, aux amours tumultueuses, à la vie précaire, tourmentée comme tous les êtres éclairés, qui lâchera tout pour l'écriture, elle aura une reconnaissance posthume, avec son grand roman, *L'Art de la joie*, son chef-d'œuvre, achevé au bout de dix ans, en 1976 (paru en France en 2005). À ce moment-là, l'idée lui était venue de consigner ses pensées dans des carnets ; ce qu'elle imaginait être un projet anodin, un peu incertain – elle ne pouvait s'empêcher de voir dans la confession intime un je-ne-sais-quoi d'une vacuité nombriliste de bourgeoise – se poursuivit vingt années durant jusqu'à sa mort, sur une quarantaine de carnets offerts par son mari. Fin 1977 : « Quand le carnet sera fini, je m'en ferai acheter un autre par Angelo. 1979 : J'accepte cette nouvelle manie et je demande tout de suite à Angelo de m'acheter un autre carnet. S'il n'était offert par lui il n'aurait pas la valeur qu'il a. » Une émouvante édition qui nous donne à lire, à voir (photographies de l'auteure en annexe, son écriture manuscrite, une biographie résumée) Goliarda Sapienza, comme un livre de chevet. Éd. Le Tripode, 472 p., 25 €. **Corinne Amar**

Revues

LES MOMENTS LITTÉRAIRES
Revue de littérature

Fabienne JACOB
Claudie HUNZINGER
Marie-Hélène LAFON
Julien THÈVES
Elina BROTHERUS
Gilles ORTLIEB
Françoise ASCAL
Elodie BOUYGUES
Madeleine DINÈS
Anne COUDREUSE

N° 41

Les Moments Littéraires n° 41 Dossier Fabienne Jacob

De nos jours, à force d'être surexposé dans les magazines et les publicités urbaines avec des images retouchées, le corps est devenu un objet de représentation, un ornement, une nature morte. Chez Fabienne Jacob, rien de tout cela. « Les corps des femmes de Fabienne Jacob sentent, suent, pèsent, sont accablés, sont glorieux. Ils sont désirés, ne le sont plus, ils désirent, ils sont affamés, affamés » souligne Marie-Hélène Lafon.

La matrice de l'œuvre de Fabienne Jacob se trouve dans la cour de la ferme de sa grand-mère, en Moselle, où, enfant, elle passa des heures à « observer, à deviner, à déchiffrer les corps, à rêver, à se créer un univers » où elle replonge sans cesse pour mettre à jour les non-dits, le caché, les secrets des adultes, les souvenirs enfouis dans le magma de l'enfance.

Le dossier Fabienne Jacob

- La fille aux chevaux lâchés, Claudie Hunzinger
- Abécédaire, Marie-Hélène Lafon
- Entretien avec Fabienne Jacob
- L'humanité, Fabienne Jacob
- En lisant Fabienne Jacob, Julien Thèves

Egalement au sommaire du n°41

Elina Brotherus : entretien & photographies

L'œuvre d'Elina Brotherus est dominée par l'autoportrait et le paysage. Ces séries de photographies à tendance autobiographique s'apparentent à la tenue d'un journal intime. En quelques clichés, elle explore les moments, souvent douloureux, de sa vie intime ; ainsi dans « Annonciation », était évoquée sa démarche d'une fécondation in vitro. Un entretien et un choix de 8 photographies pour découvrir l'œuvre de cette photographe et vidéaste finlandaise, prix Niepce 2005.

Gilles Ortlieb : Cabotages

Traducteur, prosateur, essayiste, il a publié une trilogie de carnets intimes aux éditions Finitude (*Sous le crible, Le Train des jours, Vraquier*). Souvent, dans ses carnets, il note ces petits riens du quotidien que le passant pressé ne voit plus et qui sont des moments de poésie.

Françoise Ascal : Carnets

A travers différentes formes (poèmes, récits, notes de journal, livres d'artistes) ses textes interrogent la matière autobiographique, explorent la mémoire et ses failles, croisent l'intime et le collectif dans le souci de se confronter, selon les mots de Pavèse, au « métier de vivre ».

Madeleine Dinès : journal de 1926-1927

Après une présentation de Madeleine Dinès, la quatrième fille du peintre Nabi Maurice Denis, par Elodie Bouygues, enseignante-chercheuse à la Faculté des Lettres de Besançon, nous vous proposons de découvrir un extrait de son journal intime. En 1926, Madeleine à vingt ans, elle vient d'obtenir son baccalauréat et traverse une grande crise morale et spirituelle.

Les chroniques littéraires d'Anne Coudreuse

Présentation de l'éditeur

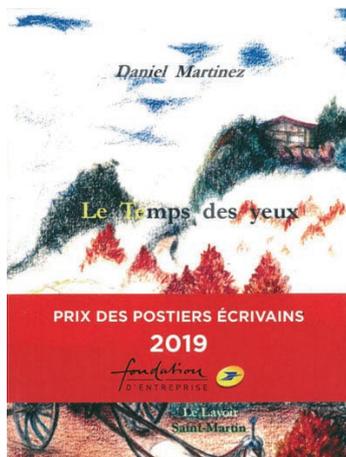
<http://lesmomentslitteraires.fr>

<http://lesmomentslitteraires.fr/abonnement/sabonner.html>

Agenda

Manifestations soutenues par la Fondation La Poste

Prix littéraires



Prix des Postiers écrivains - 4ème édition Remise du Prix le 28 janvier 2019

Daniel MARTINEZ remporte le Prix des postiers écrivains pour son livre *Le Temps des yeux*, Éditions Lavoir Saint Martin, 2018.

<http://www.lavoir-saint-martin.fr/livres/poesie>

Philippe Wahl, Président-directeur général du Groupe La Poste et Président de la Fondation d'entreprise La Poste a remis le 28 janvier le Prix des postiers écrivains à Daniel MARTINEZ pour son livre *Le Temps des yeux* publié aux éditions Lavoir Saint Martin.

La remise du prix s'est déroulée lors de la cérémonie des vœux du Groupe La Poste, en présence de Bruno Le Maire, ministre de l'Économie et des Finances.

Cinq ouvrages présentés au jury* présidé par Alain Absire, étaient en lice pour remporter la quatrième édition de ce prix littéraire.

Imaginé et voulu par Président-directeur général du Groupe La Poste, mis en œuvre par la Fondation La Poste, ce prix littéraire est ouvert à tout éditeur qui a, au cours des trois dernières années, publié un ouvrage écrit en langue française par un postier actif ou retraité.

Sont exclues les œuvres éditées à compte d'auteur.



Un prix qui joue pleinement son rôle d'accélérateur. La Fondation passera commande de quelques centaines d'exemplaires de l'ouvrage distingué et avec le Groupe en assurera la promotion interne et externe.

***Membres du jury :**

Président : Alain Absire, Écrivain, Président de la Sofia (Société Française des Intérêts des Auteurs de l'écrit) / Philippe Bajor, Secrétaire Général, Directeur Général adjoint du Groupe La Poste / Chantal Bouchier-Saada, Responsable de l'Espace culture du Lemnys / Georges-Olivier Châteaureynaud, Écrivain

/ Bénédicte des Mazery, Écrivaine et journaliste / Carole Martinez, Écrivaine / Jean-Luc Manet, Écrivain, assistant d'études Branche Services Courriers Colis

<https://www.fondationlaposte.org/projet/prix-des-postiers-ecrivains-2019-daniel-martinez/>
<http://www.fondationlaposte.org/devenez-contributeur/>

Prix Sévigné 2018 - 23ème édition Remise le mercredi 13 février 2019 à 18h30 Musée national Eugène Delacroix à Paris



Le Prix Sévigné, créé en 1996 et que la Fondation soutient depuis 2006, récompense l'auteur d'une édition de correspondances inédites, ou apportant une connaissance nouvelle par ses annotations ou ses commentaires.

Sélection :

Pierre Drieu La Rochelle & Jean Paulhan, *Correspondance 1925-1944*. Éditions Claire Paulhan
Picasso & Cocteau, *Correspondance 1915-1963*. Éditions Gallimard
Albert Camus & Maria Casarès, *Correspondance 1944-1959*. Éditions Gallimard

Le jury est composé de Jean Bonna (Président d'honneur), Claude Arnaud, Jean-Pierre de Beaumarchais, Manuel Carcassonne, Jean-Paul Clément, Charles Dantzig, Anne de Lacreteille, Marc Lambron, Diane de Margerie, Christophe Ono-Dit-Biot, Daniel Rondeau.

Le Prix « Envoyé par la Poste » 2019, 5ème édition Les éditeurs doivent adresser leur formulaire de candidature au plus tard le 31 mai 2019



Ce prix littéraire récompense un manuscrit (roman ou récit) adressé par courrier, sans recommandation particulière, à un éditeur qui décèle, avec son comité de lecture, un talent d'écriture et qui décide de le publier pour la rentrée littéraire de septembre. Remise du prix fin août, début septembre.

La participation au Concours est ouverte uniquement aux éditeurs professionnels français, (dont le siège social est situé en France), à l'exception des éditeurs à compte d'auteur, ayant décidé de publier pour la rentrée de septembre 2019 un roman ou un récit écrit en langue française (ci-après dénommés « les Ouvrages »). Seuls les ouvrages reçus par les éditeurs par voie postale pourront être sélectionnés dans le cadre du Prix Envoyé par La Poste. La Fondation d'entreprise La Poste se réserve le droit de demander tout justificatif prouvant que les ouvrages ont été envoyés par La Poste.

Les éditeurs doivent adresser au plus tard le 31 mai 2019 (le cachet de La Poste faisant foi) leur formulaire de candidature disponible (cf. lien ci-dessous) et un exemplaire de l'ouvrage (ou des épreuves ou du tapuscrit) par voie postale à l'adresse suivante :

Fondation d'entreprise La Poste – Prix Envoyé par La Poste
9 rue du Colonel Pierre Avia – Case Postale A503
75757 Paris Cedex 15

Écriture et musique - Prix

Le Centre des Écritures de la Chanson Voix du Sud-Fondation La Poste. Soirée de remise du Prix Voix du Sud-Fondation La Poste Le mardi 12 février 2019 à 20 heures, Studio Raspail, Paris 14e

Le Centre des écritures développe en milieu rural des dispositifs de formation et d'accompagnement au service des projets professionnels avec pour socle les Rencontres d'Astaffort, qui permettent l'émergence collective de projets artistiques.

À côté de sa mission première de formation professionnelle, le Centre des Écritures organise le prix du Centre des écritures de la chanson Voix du Sud-Fondation La Poste

Studio Raspail, Paris 14e :
décerné à Martin LUMINET stagiaire des 47èmes Rencontres d'Astaffort qui présentera quelques titres sur scène,
suivi du concert du collectif STAFF, né des 45èmes Rencontres d'Astaffort et lauréat du Prix 2017.
<http://www.voixdusud.com>

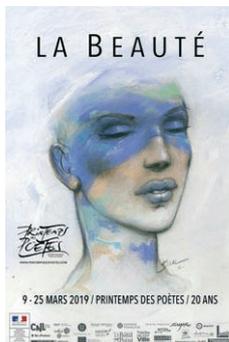
Festivals

Le Printemps des Poètes 2019, 21ème édition Du 9 au 25 mars 2019

Thème « La beauté » par Enki Bilal
Marraine : Rachida Brakni

Partenaire du Printemps des Poètes depuis 1999, la Fondation imprime des cartes poèmes pour célébrer cette grande manifestation poétique, et inviter à l'écriture.

Imaginé à l'initiative de Jack Lang, et créé à Paris du 21 au 28 mars 1999 par Emmanuel Hoog et André Velter, afin de contrer les idées reçues et de rendre manifeste l'extrême vitalité de la Poésie en France, Le Printemps des Poètes est vite devenu une manifestation d'ampleur nationale. Sous l'impulsion d'Alain Borer en 2001, puis de Jean-Pierre Siméon de 2002 à 2017, un Centre National pour la Poésie est venu prolonger les temps forts du Printemps tout au long de l'année. C'est ainsi que la voix des poètes s'est propagée et que de nombreuses actions poétiques se sont déployées sur tout le territoire et jusqu'à l'étranger. En 2018, c'est un troisième souffle, un passage de témoin à Sophie Nauleau, avec L'Ardeur pour emblème, Jean-Marc Barr pour parrain et Ernest Pignon Ernest pour artiste associé. L'édition 2019, dédiée à La Beauté, célébrera avec autant d'énergie et d'inventivité les 20 ans du Printemps des Poètes, du 9 au 25 mars prochains, en compagnie de Rachida Brakni et d'Enki Bilal.



L'affiche
Enki Bilal aura passé les neuf premières années de sa vie à Belgrade où il est né, de père Yougoslave et de mère Tchèque. Arrivant enfant à Paris, il apprend aussi vite le Français qu'il dessine à la craie (...)
<https://www.printempsdespoetes.com/Enki-Bilal>

<https://www.printempsdespoetes.com/Edition-2019>

Publications soutenues par La Fondation La Poste

Janvier-mars 2019



Revue DONG ! *Là-bas j'y suis*. Éditions Actes Sud Junior. À partir de janvier 2019

La revue DONG ! (quatre numéros par an) de 64 pages destinée à des jeunes de 10 à 14 ans, contient des reportages sur l'actualité et une rubrique de correspondance intitulée « Là-bas j'y suis ».

DONG ! met en contact deux collégiens, l'un vivant en France, l'autre dans un pays lointain sous les projecteurs de l'actualité. Les deux adolescents échangent sur leur quotidien et sur les questions que l'un et l'autre se posent.

Cette approche permet d'évoquer l'actualité, vue à hauteur des deux « correspondants », en faisant un pas de côté. C'est l'actualité, bien loin de la dépêche AFP, et telle qu'elle est vécue par un protagoniste de l'âge du lecteur.

Cet échange épistolaire est reproduit sur deux doubles-pages.

Exemples possibles :

- un collégien vivant dans la bande de Gaza
- un jeune Américain dans un établissement aux mesures de sécurité très fortes
- un Coréen du Sud ou du Nord
- un collégien de Damas

- une collégienne en Arabie Saoudite, en Irak, en Iran, en Russie, au Groënland...

entre un adolescent français et un adolescent d'un pays étranger (Russie, Chine, Venezuela, Syrie...).

<http://www.dong-la-revue.fr/>

Stéphane Mallarmé - *Correspondance 1854-1898*. Éditions Gallimard, mars 2019

La présente édition regroupe en un seul volume l'ensemble des lettres connues de Stéphane Mallarmé, soit 3 336 lettres. 10% de ces lettres sont inédites.

L'établissement du texte ainsi que l'annotation (réduite mais fournissant toutes les informations nécessaires) sont entièrement neufs.

Priorité a été donnée aux lettres elles-mêmes et à la facilité de lecture de cette correspondance.

Une première édition en onze tomes (et douze volumes), ayant pour maîtres d'œuvre Henri Mondor et Lloyd James Austin, de la *Correspondance de Stéphane Mallarmé* a paru entre 1959 et 1985. À ces douze volumes, il faut ajouter les suppléments parus en revues et le volume des *Lettres à Méry Laurent* (Gallimard, coll. Blanche, 1996).

Depuis plus de 25 ans, Bertrand Marchal a recueilli des lettres inédites et préparé cette nouvelle édition (correction de datation, établissement de texte), qui est un document d'importance dans l'histoire de la littérature. Bertrand Marchal est lui-même un spécialiste réputé de Stéphane Mallarmé, dont il a édité les deux volumes d'*Œuvres complètes* dans la Bibliothèque de la Pléiade, et les *Lettres à Méry Laurent* ainsi que l'anthologie de *Lettres choisies* en poche (Folio Classique, 1995).

Inventaire de la Correspondance de Montesquieu, Société Montesquieu, de septembre 2018 à septembre 2020

Chercheurs

- Claire Bustarret, ingénieur de recherche, CNRS (EHESS) (identification des papiers) ;
- Nadezda Plavinskaia, membre de l'Académie des sciences de Russie, membre du comité de direction des Œuvres complètes de Montesquieu ;
- Philip Stewart, professeur émérite, Duke University, Durham USA, membre du comité de direction des Œuvres complètes de Montesquieu ;
- Catherine Volpilhac-Auger, professeur, École normale supérieure de Lyon, directrice des Œuvres complètes de Montesquieu.

L'équipe travaillant sur les lettres constitue un Inventaire général de la Correspondance de Montesquieu (1700-1755). L'inventaire en ligne consiste à présenter (sous la forme d'une base de données librement accessible en ligne et incluant les derniers acquis de la recherche) tous les éléments matériels pertinents pour l'identification et la datation de la Correspondance de Montesquieu (1700-1755) ; ceci est le préliminaire indispensable à l'édition en ligne de l'ensemble de la Correspondance de Montesquieu (environ 1 000 lettres).

Cet inventaire trouvera sa place sur le site « Montesquieu. Bibliothèque & éditions » (<http://montesquieu.huma-num.fr>), qui doit accueillir progressivement l'ensemble des Œuvres complètes de Montesquieu.

Les éléments retenus sont relatifs aux correspondants, à la date (explicite ou déduite), mais aussi au statut du document (brouillon, copie, original envoyé), aux données matérielles : marques postales, et pour la correspondance active de Montesquieu, détermination du type de papier ; statut d'écriture (autographe ou de la main d'un secrétaire) ; lieu d'expédition et de destination, etc. Ils seront accompagnés d'un hyperlien vers les images des manuscrits disponibles en ligne, grâce à la bibliothèque municipale de Bordeaux.

postales, etc.



AUTEURS

Nathalie Jungerman . Rédactrice en chef . ingénierie éditoriale (indépendante)
Corinne Amar, Élisabeth Miso, Gaëlle Obiégly

FloriLettres : ISSN 1777-563

ÉDITEUR DIRECTEUR DE LA PUBLICATION

FONDATION D'ENTREPRISE LA POSTE

Adresse postale

FONDATION D'ENTREPRISE LA POSTE
CP A 503
9 rue du Colonel Pierre Avia
75015 PARIS Tél : 01 55 44 01 17

fondation.laposte@laposte.fr
www.fondationlaposte.org/

POUR ÊTRE INFORMÉ DU PROCHAIN NUMÉRO DE FLORILETTRES :

S'abonner à la Newsletter



www.fondationlaposte.org